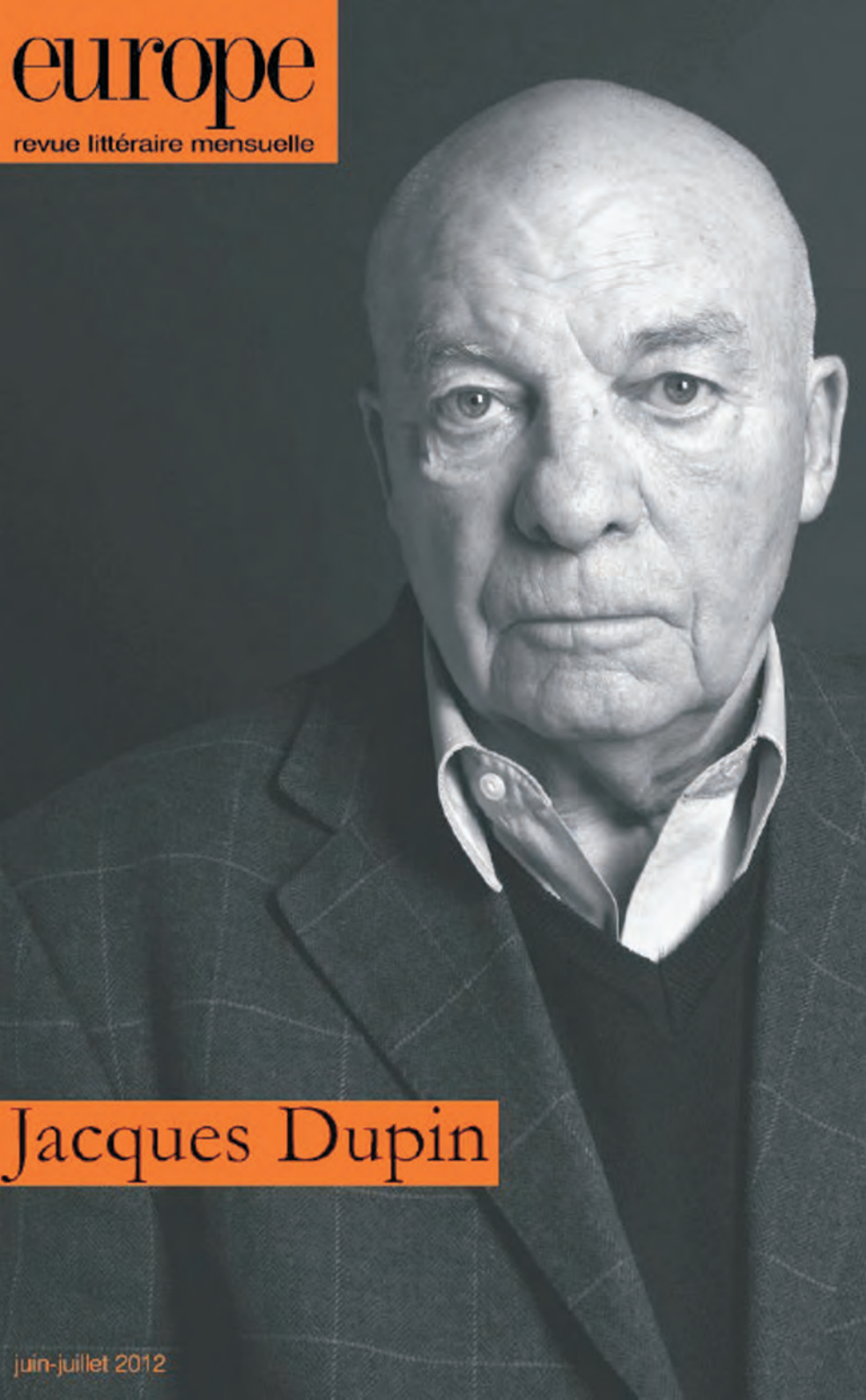
europe
revue littéraire mensuelle



# Jacques Dupin

juin-juillet 2012

*Né en 1927, Jacques Dupin est l'auteur d'une œuvre qui se détache au premier plan de la poésie contemporaine. Pour sa génération, dont les débuts ont coïncidé avec les lendemains de la Libération, les images de la guerre avaient laissé des marques ineffaçables : parmi les débris et les éclats d'un monde qui n'avait plus de centre, la langue semblait elle aussi pulvérisée, violemment. Des poètes s'écartèrent alors de la toute-puissance accordée à l'imaginaire. Ils se tinrent en retrait des grands élans avec leurs risques d'idéalisme. Une soif de réalités, à toucher, à nommer, animait la plupart. Les uns voulaient « baisser le ton », partir du plus bas pour ramener la poésie vers un réel plus concrètement palpable, d'autres décapaient la langue pour « griffer la réalité ». L'œuvre de Dupin s'ouvrit en ces années-là. Sa force s'imposa dès l'abord, intransigeante et âpre, sauvage même. Les mots inaltérés de Jacques Dupin partent d'une exigence irréductible de mise à nu de la langue et de soi, à force de brisures et de meurtrissures. Car l'intégrité commande de « se jeter contre » le mur du dehors, l'opacité du dedans, en se connaissant vulnérable, et déchiré. Pour Jacques Dupin, chez qui la langue est éprouvée comme un mouvement perpétuel, la force critique de la poésie est de briser le masque d'une immobilité illusoire du présent pour rendre les choses à leur devenir. La poésie, dit Dupin, c'est une recherche « de l'être dans le monde et de l'autre dans la langue ». C'est sous ce signe que se situe, ici même, la rencontre avec ce poète intègre et fraternel qui aura su, aussi, pénétrer au plus vif des œuvres d'artistes qui furent ses amis, de Juan Miró à Alberto Giacometti.*

## ÉTUDES ET TEXTES DE

Jean-Claude Mathieu, Paul Auster, Jacques Dupin, Marcel Cohen, Dominique Viart, Mathieu Bénézet, Nicolas Pesquès, Michèle Finck, Patrick Quillier, Valéry Hugotte, Jean Maison, Piero Bigongiari, Arnau Pons, Jean Bollack, Michèle Cohen-Halimi, Francis Cohen, Jean-Patrice Courtois, Christian Cavaillé, Alain Veinstein, Rémi Labrusse, Jean Frémon, Esther Tellermann, John Ashbery, François Zénone, Franck André Jamme, Emmanuel Laugier.

## CAHIER DE CRÉATION

Thanassis Hatzopoulos • Doina Ioanid • Joëlle Gardes

## CHRONIQUES

90e année — N° 998-999 / Juin-Juillet 2012

# SOMMAIRE

## JACQUES DUPIN


| | | |
|---|---|---|
| Jean-Claude MATHIEU | **3** | L'œuvre intègre de Jacques Dupin. |
| Paul AUSTER | **8** | Comme un frère. |
| Jacques DUPIN | **22** | La Mèche. |
| Jacques DUPIN | **27** | Amuse-gueule. |
| Marcel COHEN | **31** | Portrait induit avec apparitions du poète. |


*L'acte d'écrire*


| | | |
|---|---|---|
| Dominique VIART | **44** | Matières du poème. |
| Jean-Claude MATHIEU | **59** | La langue, écorchée, vive. |
| Mathieu BÉNÉZET | **82** | La justice du vers. |
| Nicolas PESQUÈS | **85** | Trucs. |
| Michèle FINCK | **90** | L'univers sonore. |
| Patrick QUILLIER | **103** | L'oreille romane de Jacques Dupin. |
| Valéry HUGOTTE | **132** | Croix de bois. |
| Jean MAISON | **137** | Heureusement il y a la neige. |


*Le fil des livres*


| | | |
|---|---|---|
| Piero BIGONGIARI | **141** | Jacques Dupin ou l'incandescence de l'image. |
| Arnau PONS | **144** | Aux ordres de la nuit. |
| Jacques DUPIN | **157** | Le Soleil substitué. |
| Jean BOLLACK | **163** | Une lecture du « Soleil substitué ». |
| Michèle COHEN-HALIMI | **172** | Le poème du Dehors. |
| Francis COHEN | **175** | Le théâtre de Jacques Dupin. |
| Jean-Patrice COURTOIS | **180** | La stèle sans témoin de *Contumace*. |
| Christian CAVAILLÉ | **207** | Tenir. Jacques Dupin / Ludwig Wittgenstein, parallèles. |


*L'espace de la peinture*


| | | |
|---|---|---|
| Alain VEINSTEIN | **223** | Mes années Téhéran. |
| Rémi LABRUSSE | **238** | « Une solitude à deux » — Dupin avec Giacometti. |
| Jean FRÉMON | **252** | Miró pris au mot. |


*Dans l'amitié des poètes*


| | | |
|---|---|---|
| Esther TELLERMANN | **264** | Votre envers. |
| John ASHBERY | **270** | Le serment du Jeu de Paume |
| François ZÉNONE | **274** | Le mot-montagne. |
| Emmanuel LAUGIER | **276** | Hanches. |
| Franck André JAMME | **279** | Tablette 116. |

## CAHIER DE CRÉATION


Thanassis HATZOPOULOS **291** De nos propres corps.
Doina IOANID **299** Il est temps que tu portes des boucles d'oreilles.
Joëlle GARDES **303** Jardins de toute sorte.


## CHRONIQUES


Marie-Christine NATTA **307** Baudelaire : l'habit et le dandy.

La machine à écrire

Jacques LÈBRE **320** Mandelstam, deux proses et une biographie.

Les 4 vents de la poésie

Olivier BARBARANT **327** Celles qui font face.
Victor MARTINEZ **333** *Moriturus* et les « poètes en temps de détresse ».

Le théâtre

Karim HAOUADEG **344** Les loups et les lions.

Le cinéma

Raphaël BASSAN **347** Chroniques de l'exil intérieur.

La musique

Béatrice DIDIER **350** De l'Oural aux Pyrénées.

Les arts

Jean-Baptiste PARA **353** L'art sceptique de Christopher Wool.


## NOTES DE LECTURE


**355**

Max ALHAU, Stéphane BARSACQ, Marc BLANCHET, Nelly CARNET, Annie CLÉMENT-PERRIER, Milagros EZQUERRO, Matthieu GOSZTOLA, Colette GUTMAN, Françoise HAN, Tristan HORDÉ, Pierre-Philippe JANDIN, Philippe JOUSSET, Pierre LECŒUR, Ariane LÜTHI, Maxime MAILLARD, Hervé MARTIN, Michel MÉNACHÉ, Jean MINIAC, Cécile OUMHANI, Jean-Baptiste PARA, Jean PASTUREAU, Marc PETIT, Christian PETR, Didier POBEL, Lionel RICHARD, Élisabeth RIGAL, Olivier RITZ, Gérard SIARY, Valérie SOURISSEAU, Alain SICARD, François SOUVAY.

# L'ŒUVRE INTÈGRE DE JACQUES DUPIN

La poésie française contemporaine, repoussée dans les marges de la production éditoriale, encoignée loin de la vitrine du libraire, ne se reconnaît guère comme un canton de la « littérature ». Contrainte au retrait par son travail violent sur la langue opérée vive, ou souhaitant se tenir dans un écart (critique), elle conquiert ses lecteurs un à un : « L'absence est son lieu, son séjour, son lot [1] ». Des passeurs, des bouteilles à la mer, des vaisseaux fantômes sous le nom d'anthologies, chargent, déchargent, une précieuse cargaison d'inconnus. À ce que la poésie a d'irréductiblement intempestif l'anthologie prête les couleurs du jour, de l'aube d'une langue naissante : *jeune poésie*, *poésie nouvelle, poètes d'aujourd'hui*… Les qualificatifs donnent le lustre du nouveau à l'inactuelle, pour la glisser, presque en contrebande, dans le commerce de l'actuel. Les poètes affleurent dans le tissu éditorial comme des *matinaux*. En 1942, chez le jeune éditeur Robert Laffont installé en zone Sud, René Bertelé avait rassemblé une *Anthologie de la jeune poésie française* ; en dépit du numéro d'autorisation et du visa de la censure, s'y étaient glissés des réfractaires. Derrière Michaux et Audiberti, se pressait une trentaine de poètes, Amrouche, Follain, Cayrol, Lacôte, Becker, Laporte, Tardieu, Emmanuel, Seghers, Masson, Robin, Clancier, Roy, etc. Pierre Seghers rassemblait des anthologies de poètes « casqués », de poètes « prisonniers ». Quatorze années après, l'*Anthologie de la nouvelle poésie française*, ce « rafiot de Jean Paris qui, tant bien que mal, a tenu la mer », allait porter la charge d'une nouvelle génération de poètes, nés entre 1923 et 1933 (d'Yves Bonnefoy à Pierre Oster), et apparus après la Libération. Les uns avaient été brûlés des derniers feux du surréalisme, d'autres avaient pris leur élan adossés à Saint-John Perse ou à Aragon, les plus âpres ou les

1. Les citations et les mots en italique (hormis les titres d'anthologies, les noms de journaux et de revues), sont extraits de l'œuvre de Jacques Dupin.

plus intransigeants regardaient vers Char, revenu du maquis, ou Artaud, revenu de Rodez. La plupart presque inconnus, malgré le *Mercure de France* de Gaëtan Picon et l'attention en éveil des *Cahiers du Sud* : Yves Bonnefoy, André du Bouchet, Jacques Dupin, Jean Laude, Édouard Glissant, Henri Pichette, Jacques Charpier, Roger Giroux, Kateb Yacine, et d'autres, étaient présentés dans cette anthologie qui évoquait aussi dans sa préface Philippe Jaccottet, Georges Schéhadé, Claude Vigée ; Réda, Deguy, Roubaud, allaient, tout naturellement, grossir les rangs de cette génération. Et, après le *Mercure*, après *Les Lettres françaises* qui abritaient Lacôte, Glissant, Pichette, Dobzynski, Kateb Yacine, *L'Éphémère*, que Dupin fera accepter par Maeght, sera la principale revue de cette relève poétique.

Les images de la guerre avaient laissé des marques ineffaçables : des débris, éclats d'un monde qui n'avait plus de centre, pulvérisaient la langue, elle aussi, violemment. La rhétorique d'une poésie nationale cédait devant le débat sur la « poésie de circonstance », le continu lyrique et la courbe du chant reculaient devant la parole discontinue, qui se brisait en se confrontant à l'élémentaire, sa pierre de touche. Si agissante que soit l'exigence mallarméenne, sa reconnaissance de l'absence et de la mort au cœur de l'usage des mots, cette génération se refusait à admettre que le monde était fait pour aboutir au Livre. S'écartant de la toute-puissance accordée à l'empire de l'imaginaire, des grands élans avec leurs risques d'idéalisme, une soif de réalités, à toucher, à nommer, animait la plupart. Le sang avait démonétisé l'Idée : *Anti-Platon.* Les uns voulaient « baisser le ton », prendre la couleur grise des pierres, partir du plus bas pour ramener la poésie vers un réel plus concrètement palpable — Ponge, Follain, Tortel avaient balisé ce sentier —, d'autres décapaient la langue que la rhétorique combattante avait enflée, pour « griffer la réalité ». L'œuvre de Dupin s'ouvrait en ces années-là, au plus près de Char et dans l'atelier de Guy Lévis-Mano, le poète-typographe retour de captivité.

À prononcer le nom de Dupin, des images accourent en foule : le sentier de montagne et le rocher qui l'obstrue, la procession des folles et le fil de soie de l'enfance, la main criblant la cible de la toile et le vide frais de l'espace, les brisures et les embrasures, le balbutiement analphabète et les pitreries des singes… Mais ce faisceau de flèches, quelle énergie le propulse au fond de l'œil du lecteur ? Aucun mot dans cette gerbe d'images ne saurait, à lui seul, la désigner. Et souvent, dans sa lecture du tableau, du poème, qui part de la main qui écrit ou qui peint, Dupin remonte vers cette impulsion obscure, cet espace tâté sans être vu. Faut-il l'absent de

ce bouquet pour désigner cette force ? Ces mots inaltérés partent d'une *intégrité*, d'une exigence irréductible de mise à nu de la langue et de soi, à force de brisures et de meurtrissures. L'intégrité commande de « se jeter contre » le mur du dehors, l'opacité du dedans, en se connaissant vulnérable, et déchiré. Voilà une œuvre entière, forte de ce dont elle se prive, les charmes de l'hypnose lyrique, les inflexions et modulations du chant, le glissando du récit ; elle va lucidement au bout de son effort térébrant dans la langue, au prix du démantèlement de soi, du meurtre de soi pour dégager l'autre, de tâtonnements risqués dans un inconnu qui rend monstrueux, illisible, le poème. La poésie, c'est une recherche « de l'être dans le monde et de l'autre dans la langue ».

Il y a peu d'épigraphes en tête de ces textes. D'autant plus frappante la citation de Spinoza inscrite à l'ouverture de *Tiré de soie* : « L'âme ne peut rien imaginer, et il ne lui souvient des choses passées que pendant la durée du corps ». Dans cette ascèse poétique, le vagabondage de l'imagination est récusé ; les souvenirs seuls sont extraits, par coups de pics dans la langue, de piolets dans le roc, des gisements du corps. Une force s'impose dès l'abord, et en a imposé. Dès le commencement, il y a eu l'intransigeance, l'âpreté, la sauvagerie d'un mutisme, mâchoires serrées ; des poèmes en prose, compacts, qui devaient à *Seuls demeurent*. La traversée du corps par la sauvagerie animale, griffe, serres, bec et ongle, morsures et griffures, est mise sous l'emblème de *L'Épervier*. Un versant du poème, dès *Cendrier du voyage*, penche au bord du tableau ; « L'Alchimiste » ou « La Femme armée » pourraient être l'*ekphrasis* d'un portrait virtuel, au bord de l'explosion. Dupin s'est porté tout de suite aux extrémités d'une violence sans partage, dans un désespoir actif. Faire place au vide où les mots se trempent, rendre habitable la distance, « ce tison », par le va-et-vient du fil d'écriture à l'espace, est nommé : « incorporer ». Incorporer l'espace, frais, naissant, qui s'échappe de ce vide. Mais ce vide reste un *Dehors*, dont la radicale absence de sens fait clignoter *l'illisibilité* du mot. Et sur la page la déflagration est rendue visible, qui disperse les groupes de mots en éclats ; la force centrifuge de *l'écart* propage aux interstices *anfractueux* du poème écartelé cette énergie sismique. Des failles laissent s'échapper la voix assourdie de la *combe obscure*, la résonance caverneuse de *chansons troglodytes*.

Ce qui contredit l'effroi qui paralyse était présent ainsi dès le début : la mobilité erratique, impétueuse, à rythmer au pas d'une marche ascendante en montagne. Le mouvement prend son impulsion dans l'obscur d'une géologie éruptive, d'un feu central, qui communique son étincelle à

l'athanor de l'alchimiste-poète : la poésie « s'enfonce dans les gisements de la terre, elle en extrait la force ascensionnelle ». Tout est passage. Le surgissement perpétué disloque les formes et les images qu'il produit. De Rilke qui savait que « ce qui passe chante » à Char, « passant appliqué à passer », des *passages* de Michaux à la migration des mots de Dupin, moraines charriant des débris, la poésie moderne ne célèbre plus l'immuable mais le devenir. Sa force critique est de briser le masque d'une immobilité illusoire du présent pour rendre les choses à leur devenir. La langue n'est pas éprouvée autrement que comme un mouvement perpétuel, une migration animale, celle des mots à travers le corps ; et le poème s'écrit et se désécrit, s'enchaîne et se déchaîne, oscille en faisant de ces saccades incontrôlées un rythme, un « langage tangage » (dit Leiris), flux et reflux, « libre allée et venue de l'énergie dans le ciel et le sous-sol », va-et-vient, « mouvement ininterrompu de la trame et de la chaîne ».

La traversée des couleurs et des lignes de la peinture va accompagner, précéder plutôt, pendant plus d'un demi-siècle, la traversée des mots. Aucun poète contemporain n'a été aussi continûment au contact des pigments et des toiles, dans l'atelier de Giacometti, de Miró, de Tàpies, penché sur le tableau, s'imprégnant de sa matière, à l'instant où la main cherche la forme ou l'informe. Non une stabilisation, un encerclement verbal du tableau, mais des mots pour interroger l'interrogation du peintre. La nécessité de suivre les injonctions des couleurs, de détailler les touches ou les lancers successifs de la main, a assoupli et enrichi à l'extrême une langue que la tension risquait de paralyser dans le paroxysme. Après le passage par l'épreuve d'une radicale négativité, l'ascèse d'un assèchement du sensible, l'agressivité géométrique que recèlent la pénétration d'un angle et la flèche d'une ligne, voici la conquête de la nuance, des inflexions qui suivent le mouvement de la main, du rire et de l'humour, de la chanson, porteuse des bribes d'enfance longtemps serrées contre soi. Vient peu à peu, difficilement, l'abord des secrets, des traces aux bords de l'œuvre, laissées par les premiers chocs : « l'orage et le cri des folles / bordent un lit d'enfant arrimé / à la fenêtre où se joue sa vie ». Accompagnant une marche, qui ne s'obstine plus à s'aveugler pour mieux voir l'en-avant absent du paysage, la détente des tensions va de pair avec l'ouverture des laisses, la forme interrogative des suites poétiques, dans leur mouvement inachevé, suspendu seulement, qui succède à la compacité fermée des poèmes en prose.

*Europe*, depuis toujours, a accordé la plus grande place à la poésie, française et mondiale, dans le choix de ses thèmes et par son « Cahier de création » présent dans chaque livraison. De récents numéros avaient

mis à leur fronton Philippe Jaccottet, Bernard Noël, André du Bouchet. Une sorte de série, dans laquelle Jacques Dupin trouvait une place naturelle. Très tôt des articles, plusieurs livres, des recueils d'hommages, avaient contribué à approcher cette œuvre exigeante et souvent âpre ; on serait heureux que sur certains points, jusque-là moins abordés (l'oreille de Dupin, sa pièce de théâtre, la traduction de *La Nuit grandissante* par Celan, la mise en parallèle avec Wittgenstein), et sur d'autres, autrement questionnés, ce numéro apporte quelques pierres à l'édifice. C'est surtout, pour quelques-uns de ses amis, une nouvelle occasion de saluer, avec affection, admiration, reconnaissance, un poète intègre et fraternel.

Jean-Claude MATHIEU